

HUBERVILLE

Sommaire

Identité, Toponymie <i>page 1</i>	Franqueterre <i>page 11...</i>
Un peu d'histoire, à savoir <i>page 1...</i>	Manoir de Nordez <i>page 12...</i>
Les personnes ou familles liées à la commune et leur histoire <i>page 4...</i>	Four à chaux <i>page 13...</i>
Le patrimoine (public et privé), lieux et monuments à découvrir, événement : Eglise Saint-Pierre-ès-liens <i>page 5...</i>	Cours d'eau <i>page 14...</i>
La Cour <i>page 7...</i>	Lavoirs, Fontaines <i>page 14...</i>
La Métairie <i>page 8...</i>	Croix de chemin <i>page 15...</i>
Anneville <i>page 9...</i>	Communes limitrophes & plans <i>page 16...</i>
Cussy <i>page 10...</i>	Randonner à Huberville <i>page 16...</i>
	Sources <i>page 16...</i>

Identité, toponymie...

Huberville appartient à l'arrondissement de Cherbourg, au canton de Valognes, et appartenait à la Communauté de communes de Cœur du Cotentin jusqu'à fin 2016.

Désormais, la commune d'Huberville appartient à la Communauté d'Agglomération du Cotentin (CAC).

Les habitants d'Huberville se nomment les Hubervillais(es).

Huberville compte 363 habitants (recensement 2020) sur une superficie de 5.76 km² soit 63 hab. / km². (83,2 pour la Manche, 111,2 pour la Normandie et 105.9 pour la France).

Le nom de la paroisse est attesté sous les formes anciennes de *Hibertivilla* ou *Hubervilla* (1056-1066), *Hubertvilla* (1146), *Hubertvilla* (v.1180), *Ubervilla* (1192), *Hubervilla* (s.d.), *Hubervilla* (v.1280).

Toponyme médiéval en *-ville* (élément issu du gallo-romain VILLA « domaine rural »). L'ensemble des spécialistes s'accorde à penser que le premier élément est l'anthroponyme (nom de personne) d'origine germanique (francique) *Hūgberht* (ou l'une de ses formes évoluées), attesté en Gaule sous les formes latinisées *Hubertus*, *Hucbertus*, *Hugbertus*, *Hugebertus*, *Ubertus*, *Ucbertus*, *Ugbertus*, etc., d'où le sens global de « domaine rural de Hūgberht ». Ce type toponymique se retrouve en Seine-Maritime dans le nom du hameau d'Huberville à Thil-Manneville.

L'emploi au Moyen Âge du nom de baptême *Hubert* (réflexe roman de *Hūgberht*) est également à l'origine du nom de famille HUBERT, centré sur le nord de la Manche, et lui-même fixé dans les noms des communes d'Audouville-la-Hubert dans la Manche et d'Hubert-Folie dans le Calvados. Ce patronyme se retrouve aussi dans divers noms de hameaux de la Manche, tels que *le Bois Hubert* aux Loges-Marchis et à Saint-James : *le Clos Hubert* à Marcey-les-Grèves et Saint-Aubin-de-Terregatte ; *la Croix Hubert* à Sainte-Geneviève ; *le Hamel Hubert* à Percy ; ou encore *le Hameau Hubert* à Sainte-Marie-du-Mont.

François de Beaurepaire (Historien et chercheur passionné par la toponymie qui a écrit un ouvrage de référence « les noms des communes et anciennes de la Manche ») donne pour origine le domaine du *Hucbertus*, nom de personne d'origine germanique. Comme précisé plus haut, on le retrouve également dans le nom de famille Hubert, fréquent dans le Cotentin.

Un peu d'Histoire...à savoir

✓ La voie romaine n°3 d'Alauna à Saint-Vaast-la-Hougue, passait par Huberville. Cette route passait au lieu-dit le Moulin de Coëffe. Là, en 1879, furent découvertes dans une ferme bordant la route, lors de travaux, les ruines d'un sarcophage identifié comme gallo-romain. Sa présence sur le bord de la voie confirmerait l'ancienneté de celle-ci.

Cette route de plaine passait ensuite au hameau du Tôt, près du Castelet à Franqueterre et aux Rondes, à Anneville au lieu-dit Grand Chemin, au hameau Tiphaine, au Vert Bisson et à la rue de Beauchamps, etc.

Les toponymes significatifs bordant cette voie à Huberville : Le Grand Chemin, Le Castelet, La Frichetterie, Le Mont-Perret, Le Tôt.

✓ Au Moyen Âge (V^e-XV^e), lors de la rédaction du Livre noir, le patronage appartenait à l'évêque de Coutances :



le chanoine prébendé prenait cinq parties de la dîme ; le vicaire qui desservait la paroisse prenait le sixième sur laquelle il payait 4 livres tournois au chanoine ; il avait encore des revenus en nature et une petite pièce de terre. L'abbé de Saint-Lô percevait la quinzième gerbe de toute la dîme ; le chapitre de Coutances avait deux gerbes sur les novales ; l'abbé de Saint-Lô, le chanoine prébendé et le vicaire avaient la troisième gerbe qu'ils partageaient entre eux.

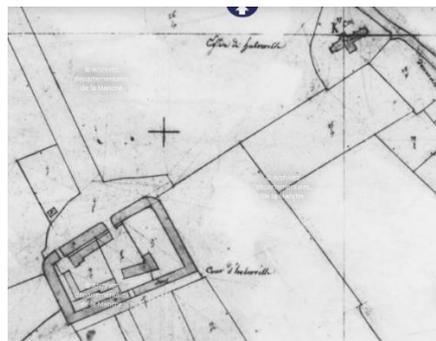
A la fin du Moyen Age, le Livre blanc, indique que lors de sa rédaction, l'évêque de Coutances avait encore le patronage de l'église d'Huberville ; le curé percevait le sixième des grosses dîmes, toutes les menues dîmes et l'autelage ; il avait en outre des revenus en nature et en argent, une pièce de terre pour laquelle il donnait 20 sous au trésor. L'abbé de Saint-Lô avait la quinzième partie des grosses dîmes et le chanoine prébendé le surplus. Le curé payait pour la débite 9 sous 6 deniers. Dans le courant du XVII^e siècle, la cure valait environ 500 livres, et la prébende 150 livres.

✓ Huberville est mentionnée dans deux chartes du XII^e siècle sous les formes latines *Hubervilla* et *Hubertivilla*. Avec la donation des dîmes de la paroisse, vers 1060, par le duc Guillaume à l'évêque de Coutances, Geoffroy de Montbray, baron anglo-normand, l'un des plus proches conseillers de Guillaume, ce sont là les plus anciennes mentions historiques connues pour la commune.

✓ En 1838, on découvrit au pied du mont d'Huberville, un ornement en or d'une longueur d'environ 55 cm sur 3 cm de hauteur. Était-ce un diadème ou une ceinture ?

✓ La configuration territoriale est marquée par la prédominance des hameaux. Elle se singularise aussi par l'absence de véritable centre historique structuré autour de l'église paroissiale et de son cimetière, comme c'est le cas pour la majorité des villages. Au contraire, cette dernière est isolée dans une position très excentrée sur la frange orientale de la commune, en limite du territoire de Saint-Germain-de-Tournebut. Elle n'est pas non plus intégrée au tissu des habitations.

Huberville sur un extrait de la carte de Cassini, la vignette de l'église paroissiale est accolée à celle représentant un château. Loin de traduire fidèlement une réalité historique et topographique, il s'agit de la représentation conventionnelle, d'un code



cartographique indiquant qu'il s'agit d'un village possédant un château. Ce dernier correspond certainement à l'ensemble architectural de La Cour d'Huberville, l'un des manoirs les plus anciens du secteur, situé à proximité de l'église (200 m). Ce voisinage est très net sur le cadastre de 1812 et sur lequel figurent aussi clairement représentées les douves en eaux.

✓ En 1450, les habitants de Valognes sortent de leur ville et viennent harceler les troupes anglaises vaincues à Formigny, en débandade, qui sont exterminés dans la commune. Le lieu de la bataille porte depuis le nom de Croix aux Anglais, qui se situe au hameau du Tôt, sur la D62, commémorant ainsi une bataille opposant les troupes anglaises et françaises lors de la guerre de Cent Ans.

D'après un article de la presse Cherbourgeoise paru le 22 septembre 1953 : celle-ci pourrait remonter au mois de mai 1364, époque à laquelle une avant-garde de l'armée française commandée par Dugesclin et se dirigeant vers le château de Valognes alors occupé par une garnison anglo-navarroise « rencontra aux environs de Montebourg, dit la chronique, une troupe d'anglais qu'elle tailla en pièces ». En 1973, un article du Réveil, paru le 26 mai, place cet épisode près d'un siècle plus tard : ce serait le 14 mai 1450 que les survivants de la bataille de Formigny, où les pertes anglaises s'élèveraient à 3 774 morts ainsi que 1 200 à 1 400 prisonniers, seraient tombés sur les troupes françaises près de Valognes, entre le Câtelet et Huberville et auraient été tués en grand nombre et enterrés selon la tradition dans un champ. Des ossements ont effectivement été trouvés dans le passé non loin de « la croix aux anglais » lorsque celle-ci fut déplacée de quelques mètres.

✓ Lors de la Seconde Guerre mondiale, deux agriculteurs d'Huberville, Louis Bertaux et Pascal Lemeland (cf. § Personnalités), pour échapper au STO, décidèrent de partir au maquis dans le Jura, où ils passent l'été 1943. Ils rejoignent ensuite Lucien Margaine, militaire, créateur d'un des premiers maquis de France, le maquis dit de « Prémanon-Lamoura, rattaché à l'AS du Jura, lié également au réseau SOE "Radio-Patrie".

De retour d'une permission, avec un autre manchois, Roger Glinel, à peine arrivés sur place, ils entrèrent en action avec leur groupe de l'armée secrète, dérobant notamment un camion-citerne contenant 3000 litres



Mairie / Eglise 1 km à vol d'oiseau, 1,7 km par la route



d'essence. Ils rejoignirent ensuite sur le plateau le groupe du maquis Jacques composé d'une dizaine d'hommes chargés du ravitaillement des maquis installés dans une ferme inoccupée aux Rippes d'Alièze, dans le canton d'Orgelet (Jura) dont la propriétaire, Madame Vuillet sera déportée avec son fils. Le 7 mars au matin avec leur chef "Jacques", quatre membres du groupe descendirent à Lons-le-Saunier. Repérés et peut-être dénoncés, ils furent assaillis par la milice et faits prisonniers. Seul leur chef réussit à s'enfuir sans pouvoir rejoindre la ferme.

Les quatre autres furent interrogés et torturés. Entre temps Pascal Lemeland qui avait pris le commandement à Alièze attendait le retour de ses compagnons mais à la nuit tombée ce sont les véhicules des miliciens qui arrivèrent. Il y eut des échanges de coups de feu. Les cinq maquisards présents dont les trois jeunes normands se défendirent avec courage et les miliciens durent faire appel aux allemands qui attaquèrent avec des grenades incendiaires. La ferme prit feu et la citerne d'essence explosa. Les soldats allemands avaient amené avec eux les quatre camarades prisonniers torturés qui assistèrent, impuissants, au drame. Ayant épuisé leur munitions les jeunes maquisards durent se rendre et sortirent mains en l'air de leur refuge en flammes. Ils furent sauvagement exécutés un par un et les prisonniers subirent le même sort.

Leurs corps furent ensuite jetés dans le brasier.



Monument des Maquisards d'Alièze



✓ Valognes, la commune riveraine ouest d'Huberville, représente pour les Américains le dernier verrou avant Cherbourg et les Allemands en sont conscients. Dans la soirée du 19 juin 1944, le *8th Infantry Regiment (4th Infantry Division)* commandé par le colonel James A. Van Fleet doit traverser la RN13 et se mettre en position à l'est de Valognes : vers minuit, ils atteignent le village de La Victoire, à 1 kilomètre de Valognes, presque à la limite ouest d'Huberville, terminent de se mettre en place et prennent des positions défensives pour les heures suivantes.

Après un bref combat, les Allemands s'éclipsent. Au sud-ouest, la 79th Infantry Division a fait un bond, la voie ferrée de Cherbourg et la route de Bricquebec sont coupées. Le lendemain matin, les GI's du 1/8th entrent dans Valognes, le spectacle est atterrant, la cité a été bombardée presque tous les jours par l'aviation et l'artillerie alliées ; ses hôtels particuliers renommés, l'église Saint-Malo et de nombreux quartiers ne sont plus que débris, plusieurs centaines de Valognais ont péri. Afin que les colonnes américaines puissent traverser la cité, les bulldozers doivent déblayer et retracer les rues.

A travers les ruines, les Américains découvrent les vestiges du point d'appui codé Wn 544 où les Allemands de la 709. *Infanterie-Division* avaient installé un centre de transmissions dans plusieurs bâtiments et notamment dans un bunker type *Regelbau R618*. Après la libération du Cotentin, les Alliés installent dans la ville leur propre central téléphonique (équipés de relais BD-132A) qui reste opérationnel après la bataille de Normandie, ainsi qu'un camp de transit pour les prisonniers allemands avant qu'ils ne rejoignent la Grande-Bretagne.

✓ La Communauté de communes du Bocage Valognais s'est créée en décembre 2000 en réunissant onze communes : neuf du canton de Valognes (Valognes, Brix, Huberville, Lieusaint, Montaigu-la-Brisette, Saint-Joseph, Saussemesnil, Tamerville et Yvetot-Bocage), une du canton de Saint-Sauveur-le-Vicomte (Colomby) et une du canton de Bricquebec (Sottevast).

Cette CC représente une superficie de 141,72 km² et une population de 8 740 habitants (recensement 2014).

Le 1^{er} janvier 2014, elle fusionne avec la communauté de communes du canton de Bricquebec-en-Cotentin pour former la communauté de communes du cœur du Cotentin.

✓ La Communauté de communes Cœur du Cotentin ainsi créée le 1^{er} janvier 2014 fédère 24 communes : les 9

communes du canton de Valognes, les 14 communes du canton de Bricquebec et 1 commune du canton de Saint-Sauveur-le-Vicomte (Colomby). Elle cesse d'exister le 1^{er} janvier 2017 après son absorption par la Communauté d'agglomération du Cotentin.

✓ Dans le cadre de la Réforme Territoriale, une nouvelle intercommunalité du Grand Cotentin « Le Cotentin », la CAC, est née depuis le 1^{er} janvier 2017, regroupant l'ensemble des EPCI de la Presqu'île (Val de Saire, canton de Saint-Pierre-Eglise, la Saire, Cœur du Cotentin, Vallée de l'Ouve, Douve Divette, Les Pieux, Côte des Isles, région de Montebourg), les communes nouvelles (Cherbourg-en-Cotentin et La Hague), soit 150 communes historiques représentant 187 350 habitants.

Certaines intercommunalités se sont transformées en commune nouvelle offrant semble-t-il des perspectives intéressantes aux communes qui se regroupent ainsi et de disposer d'une influence plus importante au sein de cette énorme intercommunalité.

La création d'une commune nouvelle à la dimension de l'ancienne CC du Bocage Valognais, ne semble pas avoir été envisagée.

Ainsi la commune d'Huberville se présente individuellement à cette nouvelle intercommunalité. Elle représente 0.2% de la population total de cette dernière. Le Conseil communautaire de la CAC étant composé de 221 délégués, dont 59 pour Cherbourg-en-Cotentin.



Les personnes ou familles liées à la commune et leur histoire

- **François 1^{er}** (1494-1547), roi de France qui se rendait en Bretagne s'arrêta longuement dans le Cotentin, du 15 avril 1532 jusqu'au 7 mai, et peut-être même séjourna au château d'Anneville à Huberville.

Accompagné du dauphin, fils de sa première épouse Claude de France, alors âgé de 13 ans, et de sa suite, il arrive à Saint-Lô le 15 avril. Puis il se rend à Hambye le 19, à Coutances le 21. Il poursuit son périple le 23 vers la pointe du Cotentin, à Bricquebec et jusqu'aux portes de Cherbourg où il est accueilli le mercredi 28 avril. Il y est accueilli avec toute la pompe qu'on put déployer en cette circonstance.



Arrivée de François Ier à Cherbourg le 28 avril 1532.

Selon Toustain de Billy (1643-1709), ecclésiastique normand auteur de nombreux travaux historiques concernant les villes

du département de la Manche et le diocèse de Coutances, peut-être au retour pour Coutances, à Huberville au château d'Anneville, où il aurait séjourné, pour repartir ensuite vers la Bretagne, non sans s'arrêter le 7 mai au Mont-Saint-Michel.

- **Albert Léon Marie Le Nordez** (1844-1922), né à Montebourg, et retiré à Huberville après avoir donné sa démission d'évêque de Dijon au pape. Evêque confrencier, il est aussi connu pour l'affaire Le Nordez, simple polémique devenue affaire d'Etat, précipitant l'adoption de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat en 1905.

Installé à Paris, à partir de 1875, pour suivre les cours de l'Ecole des Hautes-Etudes ecclésiastiques, ses conférences destinées plus particulièrement aux femmes lui ouvrent leurs salons littéraires.

Parallèlement à ses activités oratoires, il rédige plusieurs opuscules tels que *Légende de l'abbaye de Montebourg* (1887) ou *Les Propos Normands sous le Chaume et par les chemins couverts, Tiphaigne de La Roche ou un Moraliste Normand* (1890), etc.

Devenu évêque en 1898, pour le diocèse de Dijon, après un début prometteur, il multiplie les maladresses et les fautes psychologiques, déplaçant autoritairement certains de ses prêtres, s'attaquant à des personnalités dont il jalouse l'influence. Affichant ses opinions républicaines, il refuse de publier dans *La semaine religieuse de Dijon* une lettre de Léon XIII déplorant, en

Décembre 1900, de prochaines attaques du gouvernement français contre les congrégations. Il refuse également de signer une lettre des évêques adressée en octobre 1902 aux sénateurs et députés, en faveur des demandes d'autorisations faites par les congrégations. Son comportement lui attire l'hostilité d'une partie du clergé du diocèse et des séminaristes, qui refusent en 1904 d'être ordonnés par lui. La presse décembre 1900 de prochaines attaques du gouvernement français contre les congrégations. Il refuse également nationale donne un large écho à l'affaire Le Nordez. Le pape Pie X le convoque au Vatican, en 1904, pour qu'il s'explique sur sa conduite.

Le Nordez décide de se rendre à l'appel du pape, le 30 juillet 1904, en faisant fi des articles organiques, qui interdisent alors aux évêques de quitter la France sans avoir obtenu l'accord du Gouvernement.



Ce départ est monté en affaire d'État et exploité par les Républicains pour rompre les relations diplomatiques avec le Saint siège et pour hâter l'adoption de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat, votée dès l'année suivante.

Le 4 septembre il démissionne de son ministère, prend le titre d'évêque émérite de Dijon, et se retire à Huberville jusqu'en 1920. Il regagne ensuite Montebourg où il décède le 29 janvier 1922.

- **Pascal Jean Joseph Lemeland** (1922-1944), né à Quettehou, alors qu'il est agriculteur à Huberville, est réfractaire au Service du travail obligatoire (STO), imposé au gouvernement de Vichy par l'Allemagne nazie, ce pour essayer de compenser le manque de main-d'œuvre dû à l'envoi d'un grand nombre de soldats allemands sur le front de l'Est, où la situation ne cessait de se dégrader.



Pascal Lemeland



Louis Bertaux



Roger Glinel

Avec **Louis Jean Joseph Bertaux** (1922-1944), originaire de Valognes, lui aussi agriculteur à Huberville, ils décident, en 1943, de partir au maquis dans le Jura. Après avoir vécu l'été dans une ferme aux Rousses, ils rejoignent le maquis – ils sont chargés avec leur groupe de pourvoir au ravitaillement – puis le maquis de l'armée secrète (AS) à Lamoura, toujours dans le Jura.

Au retour d'une permission, ils reviennent avec un jeune volontaire Manchois, originaire d'Hainneville, **Roger Alfred René Glinel** (1924-1944), âgé de vingt ans.

Tous les trois sont morts au combat, exécutés le 8 mars 1944 et brûlés par les Allemands, dans une ferme au lieu-dit *Les Rippes* au plateau d'Alièze.

Un monument commémoratif a été érigé sur le lieu du drame. Leurs noms apparaissent sur la plaque commémorative 1939-1945 de la Résistance et celui de Pascal Lemeland sur la plaque commémorative 1939-1945, au cimetière communal, à Valognes. (cf. § Un peu d'histoire...à savoir)



Le patrimoine (public et privé), lieux et monuments à découvrir, événements.

- **Eglise Saint-Pierre-ès-liens (XI^e-XII^e-XV^e-XVIII^e)**

Son nom Saint-Pierre-ès-Liens fait référence à l'emprisonnement de l'apôtre Pierre à Jérusalem en 43 apr. J.-C. par Hérode Agrippa, roi des juifs. C'est ce thème qui est rappelé dans la peinture du maître-autel.

L'édifice conserve sur le mur nord de la nef des maçonneries en « arêtes de poisson » formées de petits moellons de grès mêlés de calcaire et de schiste. Cette structure ancienne, remonte probablement au début du XI^e siècle. Elle fut modifiée dès le XII^e siècle par l'exhaussement des murs et le percement de nouvelles fenêtres à linteaux monolithes.

Une sacristie est adjointe au chevet au XVIII^e siècle.



Côté nord



Côté sud



La corniche installée à cette époque, à l'extérieur de la nef, est supportée par une série de modillons (XII^e) typiques de l'art roman, où alternent un tonneau, des masques grimaçants, un poisson, un acrobate, des figures grotesques, un homme sonnant du cor. Ce dernier, le troisième à partir de la chapelle méridionale, a fait l'objet d'une importante littérature pour identifier son sujet. Théodore du Moncel (1821-1884), scientifique et dessinateur, a, le premier, signalé en 1843 « cette figure assez particulière qui porte une *pipe* à sa bouche » et en fait une esquisse inexacte reprise par Arcisse de Caumont (1801-1873), historien et archéologue, et l'*Almanach Hachette*.

Gustave Lejeal (1834-1907), historien, cite ce modillon dans une étude sur *La pipe dans l'antiquité*. Il représenterait plutôt un cor ou un olifant, brisé à sa partie la plus évasée et soutenu par une très petite main.



Le portail occidental est encadré de chapiteaux romans, ornés de chimères et de motifs végétaux, supportant un arc à décor de chevrons et de perles.

Le chœur a été réédifié au XIII^e siècle.

Les colonnes supportant la voûte (celle-ci a été refaite au XIX^e siècle) sont couronnées de chapiteaux sculptés à décor de têtes humaines et de crochets végétaux.

Côté sud, la petite porte du prêtre est coiffée d'un tympan décoré d'une croix fleur-de-lysée.



De nombreuses modifications ont été apportées à l'édifice dans le courant des XVI^e et XVII^e siècles : on construisit alors le porche occidental et la chapelle latérale sud, et l'on inséra dans le chœur et dans la nef de nouvelles fenêtres.

La chapelle latérale sud consacrée à Notre-Dame a été restaurée. Une inscription commémorative visible dans l'édifice se rapporte à la construction de la chapelle consacrée à Notre-Dame de la Délivrande : « Antoine Bauquet prêtre curé de cette paroisse a fait bâtir cette chapelle de ses propres deniers en l'honneur de Dieu et Notre Dame de la Délivrande. Priez Dieu pour lui. le lambry de choeur de cette



Chapelle nord

Chapelle sud

église a été fait des frais des décimateurs de cette paroisse en l'année 1686 et celui de la nef aux frais du trésor de cette église de l'année 1687. Priez Dieu pour ses bienfaiteurs. Guillaume Gilles. »

Dans le dallage en calcaire du XVII^e siècle, se trouvent trois pierres tombales, le long du maître-autel (familles Bauquet, de Saint-Laurent, Le Berseur et du Bec), une sous les bancs (familles de Cussy et de Beaudrap, début du XVII^e siècle) et une sur le côté nord du chœur (Joseph du Parc, curé de la paroisse, mort en 1769).

Dans le mur nord du chœur se distingue une épitaphe



Pierres tombales dont on distingue très mal les inscriptions

L'épitaphe

armoriée de la famille Bauquet. Sur le mur sud du chœur est préservé un lavabo du XIV^e siècle, et un autre du XVII^e siècle dans le mur sud de la chapelle Notre-Dame. Près de l'autel latéral nord : écu en pierre calcaire du XVII^e siècle.

Dans la chapelle nord, la table d'autel en pierre calcaire date du XV^e siècle.

À l'extérieur, le mur ouest de la tour, placée à l'extérieur de l'édifice entre chœur et nef, coiffé d'un toit en bâtière, conserve une épitaphe armoriée de Guillaume Le Cappellain, écuyer, sieur du Parc (1779).

D'après le compte rendu de la visite épiscopale de 1808, l'église se trouvait au sortir de la période révolutionnaire dans un état déplorable. Les archives ecclésiastiques signalent qu'il y avait une forte assemblée le jour de Saint-Pierre-ès-Liens qu'on y buvait largement. Ce serait dans ces circonstances que la cloche aurait été cassée par des « buveurs » sonnant les vêpres. La cloche actuelle, fondue à Villedieu-les-Poêles, date de 1825. Elle est dénommée Louise-Marie.



L'église abrite : une statue de saint Eloi en calcaire polychromé (XV^e), classée en 1978 ; un calice (XVII^e, classé en 1975) en argent ciselé avec un pied de 16 cl de diamètre et 27,5 cm de haut et une coupe de 9,7 cm de diamètre. Elle porte les armes d'Anténor-Louis Hue de Caligny (1716-1772) et de Bonne-Julie Morel de Courcy (1725-1789, famille qui fit bâtir l'hôtel de Courcy-Grandval rue des Religieuses à Valognes) mariés à Valognes en 1745 ; une bannière de procession en toile peinte (XVII^e), représentant saint Pierre en tenue de pape, et saint Jérôme au revers. Elle mesure plus d'un mètre de haut sur 83 cm de large. Elle est classée en 1975 et 1978 au titre objet aux MH ; un maître-autel (XVII^e), une chaire à prêcher (XVIII^e), de nombreuses statues (XV^e et XVIII^e siècles), un tableau la Délivrance de saint Pierre (XVII^e), des fonts baptismaux (XVII^e) et un groupe sculpté saint Hubert et la biche (XIX^e).

Revenons à Saint Pierre aux liens. Le chef des apôtres, frère d'André, était comme lui pêcheur et se nommait Simon. Il a reçu du Christ en personne, le nom de Pierre. C'est l'apôtre le plus souvent mentionné dans les Evangiles : il a assisté à la plupart des miracles de Jésus et aux grands moments de sa vie, à sa Passion et sa Résurrection.

Mais, sa légende relate qu'il ne cessait de pleurer pour avoir renié le Christ trois fois avant le chant du coq, la nuit de son arrestation. Pierre a beaucoup prêché, converti et réalisé de nombreux miracles, avant d'être arrêté en 43 par Hérode Agrippa. En prison, il est miraculeusement délivré par un ange (c'est la scène représentée sur la toile du retable, derrière le maître autel, tableau en mauvais état). Il est à nouveau arrêté et martyrisé sous Néron en 64. Condamné à la crucifixion, il demanda à être lié la tête en bas. Il fut le premier évêque de Rome et le premier pape de la chrétienté. Saint-Pierre est le plus souvent représenté portant les clés du royaume de Dieu. Il est aussi figuré avec la tiare et la croix papales.



Saint Pierre délivré de la prison par un Ange

• Manoir de la Cour (XVI^e)

Le Manoir dit « la Cour » se situe à 200 m de l'église d'Huberville à l'écart des voies de circulation. Il est accessible par une grande allée plantée ou par des chemins de traverse.

Partagé aujourd'hui en deux propriétés, l'ensemble des bâtiments s'articule autour d'une cour rectangulaire fermée, dont les parties les plus anciennes peuvent remonter au XV^e siècle.

L'unité du site est renforcée par la présence d'une tour de guet et de douves, qui confèrent un caractère défensif au manoir malgré les aménagements du XVIII^e siècle avec poterne d'entrée et ponts de pierre franchissant la Douve.





Pont traversant la douve menant à la poterne



La famille d'Huberville est attestée jusqu'au XVI^e siècle. Richard d'Huberville et son fils Robert, clerc, figurent dans un acte de 1175. En 1278, Robert d'Huberville, prêtre, y détenait le fief de Varehais, acquis de la famille de Mons. En 1314, Guillaume d'Huberville, chanoine de la cathédrale de Coutances est auteur d'un don de rentes sur cette paroisse. Jean (II) de Beuseville, sieur de Huberville, figure l'enquête de noblesse de 1523.

Vers le milieu du XVI^e siècle, la seigneurie est acquise par la famille Bauquet de Surville, anoblie en 1543.

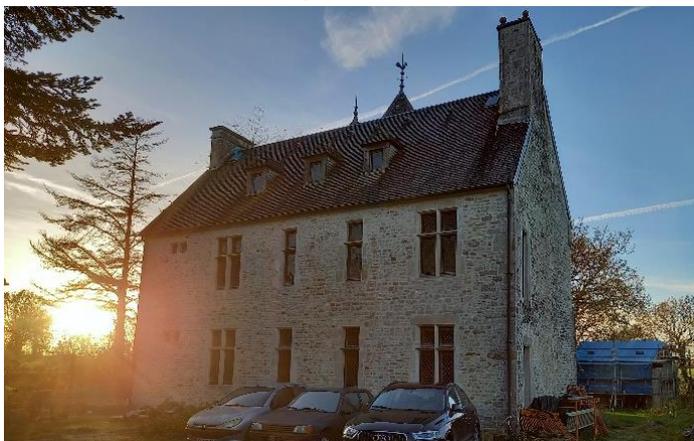


On trouve Thomas Bauquet (v.1500- ?), seigneur d'Huberville avant 1543 et anobli en 1543. Son fils, Guillaume Bauquet (décédé en 1615), marié avec Jeanne Le Berseur (1547-1582), est seigneur d'Huberville. Leur fils (3^{ème}), Charles Bauquet (décédé en 1639), marié avec Marie du Bec est lui aussi seigneur d'Huberville, dont Jean-François Bauquet (v.1622-1674), marié avec Bonne Le Monnier (v.1626-1669), prendra ensuite le titre de seigneur d'Huberville. Son fils aîné, Antoine Bauquet (1650-1707), marié avec Charlotte Françoise Saussey (1672-1740) deviendra à son tour seigneur d'Huberville. C'est certainement lui qui vendra la seigneurie d'Huberville à Guillaume le Cappellain, en 1718.

Ce dernier revend la propriété en 1729 à Adrien Morel de Courcy, gouverneur de Valognes, où il édifie l'hôtel de Grandval-Caligny. La Cour passe ensuite aux Hue de Caligny, famille d'ingénieurs caennais, rendus célèbres par les nombreux travaux militaires dont ses membres successifs ont assuré la direction.

• La Métairie (XVI^e)

Sa construction date du XVI^e siècle. Il a été entièrement restauré par ses propriétaires actuels. Les fenêtres à meneaux de la façade ci-dessous ne sont pas d'origine, à priori seule l'est l'une d'elles sur la façade arrière.



Le logis se caractérise par son impressionnante tour escalier doublée d'une tourelle en encorbellement. Comme nous l'explique la propriétaire, les escaliers à vis sont des ouvrages défensifs du Moyen Age construits dans le sens des aiguilles d'une montre en montant. Avec une telle architecture d'escaliers, les défenseurs du château, du manoir fortifié, pouvaient plus facilement frapper avec leur arme en la tenant dans la main droite, qui est la main dominante pour un grand nombre de personnes. Les assaillants qui venaient, eux, du bas des escaliers, étaient pour le coup désavantagés en ce qui concernait le maniement de l'épée portée par la même main. Les escaliers en colimaçon avaient également une autre astuce : les marches étaient souvent de hauteurs et de largeurs différentes, si bien que les assaillants qui ne connaissaient pas les particularités de l'escalier trébuchaient

Sur l'ouest, la cour est close par une charreterie comportant quatre arcades supportées par des piliers circulaires. Elle est suivie d'un ancien pressoir, transformé en habitation.

Ayant longtemps appartenu à la famille d'Anneville, la propriété a dû ensuite appartenir à la branche cadette de la famille Vaultier qui dans l'enquête de noblesse en 1666 sont dits « sieurs d'Anneville », que l'on retrouve d'ailleurs au manoir de Franqueterre.

La maison d'Anneville est une des plus anciennes familles nobles de Normandie. Il y a cinq paroisses de son nom dans cette province.

Elle y possédait, de temps immémorial, la Seigneurie d'Anneville en Saire, élection de Valognes, en plein fief de haubert relevant du Roi, laquelle s'étendait à Réville, St Jean du Vicel (Le Vicel), Montfarville, Barfleur, Sainte Geneviève, Gatteville, Valcanville, Cosqueville, Saint Floxel, etc.

• Manoir de Cussy (XVI^e)

Ce manoir se situe en bordure de la quatre voies Cherbourg-Caen qui a amputé une partie du domaine, éliminant l'ancien pressoir qui formait un bâtiment indépendant, avec escalier extérieur menant à l'étage.

Le logis de plan rectangulaire comporte un étage carré et un niveau de combles. La façade principale est orientée au sud. L'habitation était divisée intérieurement en deux pièces par niveaux, avant l'adjonction de partitions internes plus récentes. Une tour d'escalier circulaire est greffée sur l'arrière du logis, à l'aplomb du mur de refend central. Au XVIII^e siècle, un nouveau bâtiment d'habitation a été adjoint dans le prolongement du premier, côté est.

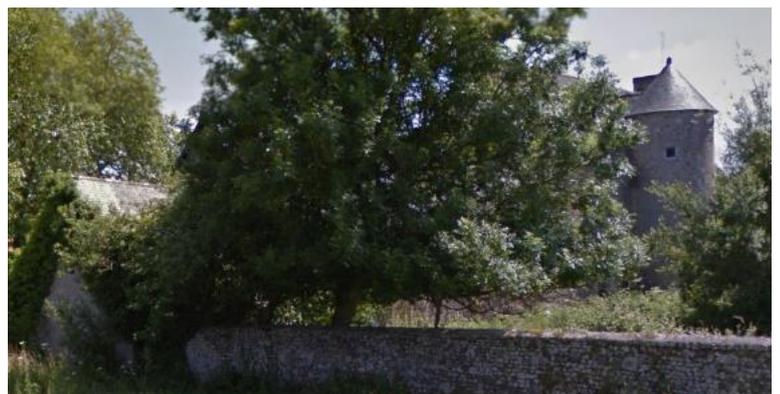
Des modifications successives sont intervenues sur le bâtiment initial datant du début XV^e. Plusieurs baies de façade ont notamment été modifiées ou repercées aux XVII^e et XIX^e siècle. La porte primitive, qui donnait dans la salle basse, côté est, a été obstruée tandis que trois autres portes ont été repercées après-coup. A divers endroits se remarque la présence d'arcs de décharges et d'éguets ou fenêtres du XVI^e siècle, obstruées. Initialement le rez-de-chaussée

comprenait une salle voisinant une cuisine (?) dont la cheminée fut entièrement refaite au XVII^e siècle. La salle primitive a en revanche conservé sa cheminée du XVI^e siècle, de proportions très imposantes.

En façade, la travée la plus orientale est dominée par une fenêtre d'étage à meneaux chanfreinés, couronnée par une lucarne de comble à gable. L'étagement de ces deux baies « gothiques » se signale par la qualité de la mise en œuvre, en pierre de taille calcaire soigneusement appareillée. La seconde lucarne de comble, plus à l'ouest, possède une ouverture à oculus qui date du XVII^e siècle.

La tour d'escalier comporte, au niveau du palier des pièces du premier étage la trace d'une ouverture latérale - aujourd'hui obstruée - donnant vers l'extérieur, côté ouest. D'après la taille de l'ouverture et les traces d'enduit visibles à l'extérieur de la tour, il semble que cette petite porte ait initialement desservi des latrines dont le conduit s'adossait à l'escalier à la manière d'un contrefort. Une porte plus importante, donnant elle aussi vers l'extérieur de la tour d'escalier, côté est, est encore visible au niveau du palier des combles. Selon l'hypothèse formulée par Mme Brisset, il pourrait s'agir d'une gerbière servant à engranger le blé dans les greniers. La position de cette porte, décorée d'une accolade, pourrait aussi évoquer un système de galerie en bois disparue, comme il en existait parfois au niveau des sablières.

La famille de Cussy y vivait en 1596 et figurait encore en 1640 parmi les nobles résidants sur la paroisse de Huberville : Baptiste de Cussy, marié avec Angélique Bastard, dont François qui hérita de la propriété. Son neveu Jean-Baptiste (1641-1581), marié avec Marguerite de St Gilles (décédée en 1680), reprit le titre de sieur de Cussy. Le fils de ces derniers, Jean-François (1671-1704), marié avec Renée Gabrielle Frollant, hérita des biens à Huberville.



Il semblerait qu'aujourd'hui, cette propriété serait quelque peu abandonnée ?



Une demeure discrète !

En 1767, Cussy est acquis par Jean-Baptiste Hantonne, bourgeois de Valognes, la propriété appartenait alors à feu Pierre Michel Dagobert. (cf. compte-rendu visite du 10.08.2001 de Julien Deshayes, directeur du pays d'Art et d'Histoire du Clos du Cotentin, avec Mme Brisset)

- **Manoir de Franqueterre (XV^e-XVI^e-XVII^e-XVIII^e)**

La plus ancienne mention connue date de 1238, lorsqu'il est question de la donation de la terre de Franqueterre à l'abbaye du Vœu (Cherbourg). Mais ce n'est qu'à partir du XVI^e siècle que les sources les plus fiables concernent la famille Vaultier, alors propriétaire du domaine. Cette dernière apparaît dans deux enquêtes de noblesse réalisées en 1576 et 1598. Ces enquêtes avaient pour but de vérifier que les individus qui ne payaient pas la taille (impôt) disposaient bien d'un titre de noblesse. Et c'est ainsi qu'on apprend que la famille Vaultier aurait été anoblée en 1457 par Charles VII (1403-1461), roi de France de 1422 à 1461. Il s'agit donc de la vieille noblesse d'épée. Autre témoignage de l'importance du domaine, Franqueterre est le seul lieu-dit de la paroisse d'Huberville qui soit indiqué sur la carte de Mariette de la Pagerie (Guillaume, cartographe), dressée en 1689.

La propriété est composée d'un logis principal (demeure du maître) maintenant divisé en deux, comportant deux étages dont le dernier est éclairé par cinq lucarnes à œil-de-bœuf (oculi). Cette partie est exclusivement construite en appareil calcaire (moellons et pierres de taille). Ce thème des oculi ovales existe déjà en Cotentin dans l'architecture de la première moitié du XVII^e siècle (cf. manoir de Mesnilgrand à Yvetot, la Cour à Rauville-la-Place, Cussy à Huberville...).

L'architecture conserve quelques traces des XV^e - XVI^e siècles, cependant, le manoir est largement remanié à la fin du XVII^e siècle avec l'ouverture de grandes fenêtres. Une autre phase de travaux est réalisée au XVIII^e siècle avec le rehaussement du plafond

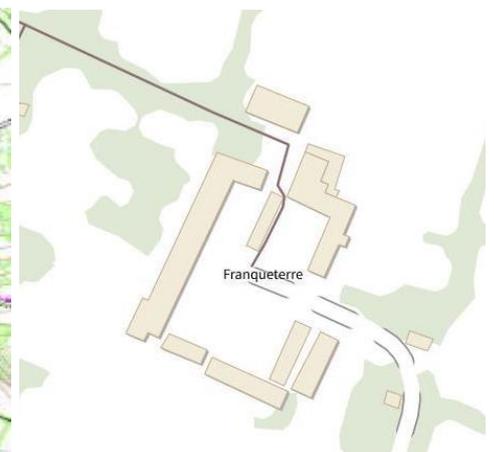
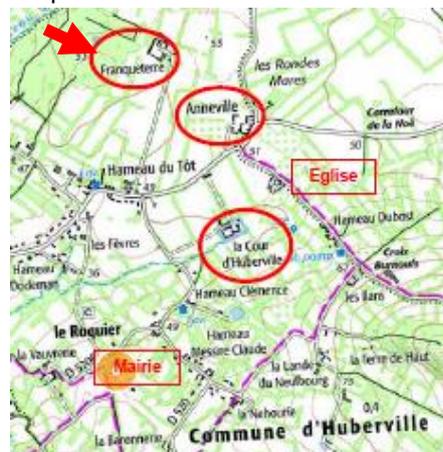
au rez-de-chaussée et l'ajout de deux travées côté est. Le reste des bâtiments sont les dépendances correspondant aux communs : granges, étables, charreteries, grenier à blé, puits et four à pain. Le pigeonnier (qui n'apparaît pas sur le cadastre de 1812) comporte 380 trous pour le nichage des pigeons. Un trou équivalait à une vergée de terre, la propriété en possédait donc 380, soit près d'une cinquantaine d'hectares. On peut voir sur

l'ancien cadastre que l'ensemble est déjà divisé et on observe à l'arrière du logis un jardin clos se terminant en « cul-de-loup ». Deux boulangeries avec four à pain sont disposées un peu l'écart des autres bâtiments et une grande pièce d'eau longe le sud du jardin jusqu'aux communs. L'accès au domaine se faisait depuis la RD 115 au-dessus d'Anneville, par une très large et grande avenue rectiligne.

Dans son compte-rendu de visite en juillet 2013, Julien Deshayes, directeur du Pays d'art et d'histoire du Clos du Cotentin, note : « *l'ensemble des bâtiments attenants – constituant désormais des habitations distinctes du logis principal – sont d'anciens communs, comprenant grange, étables, charreteries, puits à dôme, et un curieux four à pain couvert de moellons de pierre calcaire disposés en escalier. Le traitement des charreteries du XVII^e siècle est étonnant, d'abord parce qu'il en existe deux, ce qui est rare, et aussi parce que celles-ci sont reportées aux extrémités de la cour, dans les angles rentrant des deux ailes faisant face au logis. Quelques éléments d'un portail charretier à larges chanfreins (XV^e siècle) subsistent au sol, à l'emplacement de l'entrée de l'ancienne cour manoriale. L'un des anciens bâtiments agricoles, formant retour à l'ouest du logis, abrite à l'étage une volière à pigeons. Un autre bâtiment*



Logis principal divisé en deux propriétés



Puits à dôme pointu

d'exploitation partiellement édifié en « masse » ou bauge (levées d'argile cru) a été édifié dans cette enceinte postérieurement à 1826 car il ne figure pas encore sur le cadastre ancien de la commune. Ce cadastre montre aussi qu'il existait, au fond de la pièce de terre située sur l'arrière du logis, un jardin s'achevant au nord par une large demi-lune. A signaler également, l'existence de plusieurs tuiles faitières ornées de fleur de lys (XV^e ou XVI^e siècle ?) tout à fait remarquables, coiffant aujourd'hui une petite boulangerie, postérieure elle aussi au cadastre de 1826.

Avec une certaine témérité, on peut proposer d'attribuer la phase de construction du XVII^e siècle à Guillaume (III) Vaultier, né vers 1630, décédé peu avant 1705, marié en 1655. »

On trouve mention de Franqueterre dans le fameux journal du gentilhomme normand Gilles de Gouberville (1521-1578), qui mentionne à plusieurs reprises dans son célèbre « Journal », le dénommé Franqueterre (1554, 1562), le « sieur de Franqueterre, avocat ». Il désigne probablement François Vaultier, le frère cadet et subordonné de Guillaume Vaultier. Guillaume qui ne devint en revanche vicomte de Valognes qu'après 1567, lorsque son pré-décesseur, Thomas Laguette, était décédé, est peut-être celui que désigne le sire de Gouberville lorsqu'il évoque le « sieur de Franqueterre, avocat ».

Guillaume (III) Vaultier, écuyer et seigneur de Franqueterre, épousa en 1606 Catherine du Mesnil-Eury (décédée en 1656). Leur fils, Pierre Vaultier, seigneur de Longchamp (décédé en 1657), se maria avec Françoise Lucas, dont Guillaume (IV) Vaultier (1630-1705), seigneur de Franqueterre marié avec Charlotte Simon (1629-1678). Ils eurent deux fils, Jacques (qui suit) et Charles.

Jacques Vaultier (1657-1735), né et décédé à Huberville, écuyer, sieur de Franqueterre et seigneur de Huberville, épousa en 1696, à Valognes, Marie Hélène du Mesnildot (v.1645-1704), issue d'une famille bourgeoise de Valognes, puis en secondes noces, en septembre 1704 (5 mois après le décès de sa première épouse), Suzanne Lefevre.

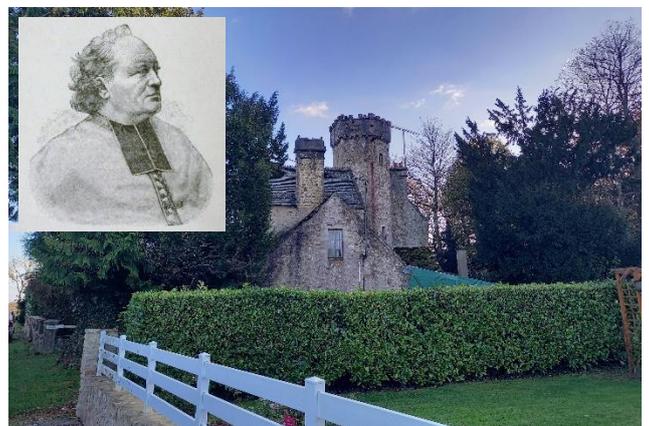
En 1781, François Michel et Jean-Antoine Pelet, frères, fieffait à Gilles Renouf, demeurant à Huberville, la moitié du manoir de Franqueterre (l'autre moitié appartenant à une dame Thorel et à un sieur Le Louey).

• Manoir le Nordez (XIX^e)

Cette demeure se situe au sud-est du mont de Huberville, presque à la limite de Montebourg.



La maison, avec une tour hexagonale (style XVI^e) couronnée d'une galerie crénelée destinée aux observations astronomiques, a été en grande partie conçue et réalisée en 1889 par Mgr Le Nordez, évêque de Dijon. Chaque année, l'abbé Le Nordez faisait trêve à ses travaux de conférencier et de prédicateur pour prendre du repos en Normandie durant six semaines.



Cette détente, il la prit durant quelques années au sein de sa famille. Puis, voulant être moins à l'étroit, il cherche à devenir propriétaire d'un refuge d'été à la campagne, mais dans son pays natal.

Il découvrit ce qu'il rêvait à Huberville, à proximité de Valognes et de Montebourg.

En 1889, Huberville n'était qu'un sol inculte. Un après-midi d'été, cheminant de Valognes à Montebourg, sa petite patrie, il vint s'arrêter près d'un bouquet d'arbres pour contempler au loin la vaste étendue de champs, de prés et de vergers, et la mer à l'horizon. Il goûta la paix de ces lieux solitaires. Il songea : « La vie serait douce ici, hors des querelles des hommes ». Quelques jours après il devenait propriétaire du terrain abandonné, et il se mettait à l'ouvrage.

Il fut son architecte, son maçon, son menuisier, son serrurier, son peintre. Il a tout créé, tout construit de ses propres mains, car, s'il eut recours à la collaboration de quelques ouvriers, il mania lui-même la pioche, la truelle, le rabot et le pinceau. La maison bâtie, il prit plaisir à agrémenter les murs de divises et de fresques.

Sans doute du-t-il prendre aussi les avis amicaux d'un confrère, versé dans l'art d'architecture, l'abbé Victor Cauchon. Sur un terrain d'environ quatre hectares quarante ares, où deux herbages plantés étaient séparés par deux herbages clairs et un bosquet, où s'étaient, en outre, un jardin, un clos et une partie de terres en friches, il fit bâtir un logis aux deux ailes greffées à angle droit, à l'intersection desquelles montait une tour hexagonale surmontée d'une galerie crénelée. Le manoir, en prenant un petit air de castel moyenâgeux, de forteresse militaire, alors que les fenêtres aux petits carreaux cernés par des meneaux cruciformes l'auraient plutôt fait prendre pour un logis Renaissance.

Cette maison de maître, aux modestes dimensions, enfermait dans son rez-de-chaussée les cuisines et la salle à manger, un bureau et un salon, au premier étage deux chambres, et au second trois petites chambres mansardées.

Il y avait, en outre, à courte distance, une maison de ferme avec ses étables et dans le grand clos d'un hectare, un abreuvoir.

Tout cela n'avait pas revêtu sa forme dès le début, mais se transforma peu à peu, sous les efforts patients et persévérants du propriétaire.

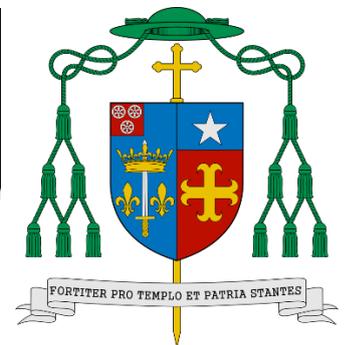
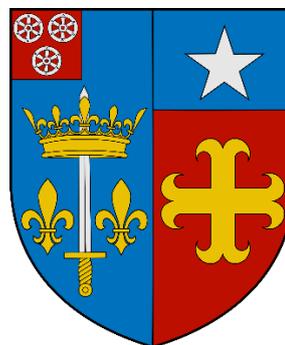
Quand l'abbé Le Nordez eut aménagé cette demeure à son goût, il put dire comme le vieil Horace « *Hoc erat in volis* » (voilà tout ce je rêvais) : « un domaine dont l'étendue ne serait pas trop grande, où il y aurait un jardin, une fontaine d'eau vive voisine de la maison et, au-dessus, un peu de bois. Les deux ont encore fait mieux et plus largement. C'est bien, je ne demande rien de plus ».

On peut voir sur cette demeure le blason de Mgr Le Nordez : *parti, d'azur à une épée poignée d'or couronné d'or, à lame d'argent posée en pal, accostée de deux fleurs de lys d'or, au franc-canton d'azur chargé de trois roues d'or ; et de gueules à la croix ancrée d'or, au chef d'azur chargé d'une étoile d'argent.*

Il reprend ses attachements : les armes de Jeanne d'Arc et de Bossuet (évêque prédicateur renommé); la croix ancrée de Montebourg, là où il est né et l'étoile de l'abbaye où il fut professeur.



Au milieu des arbres, on aperçoit une statue de Jeanne d'Arc



Armoiries de Mgr Le Nordez en tant qu'évêque de Dijon

• Four à chaux des grandes carrières (XIX^e)

Comme celui de Surtainville, ce four à chaux a été sorti des ronces par des bénévoles lors d'une corvée communale.

Une association, l'association de Sauvegarde du patrimoine, s'est créée en 2015 pour, entre autres, restaurer ce four à chaux.

Aujourd'hui, au bout de cinq années de travail (environ 2 semaines par an), grâce à l'huile de coude et à l'enthousiasme de passionnés de patrimoine, le four a désormais fière allure.

Il est situé au nord de la commune, sur un terrain privé mis à disposition de l'association. Il s'agit de la dernière structure de production chauxonnrière

encore en élévation sur le territoire communal. Il n'est ni classé ni inscrit au titre des Monuments Historiques.

Classé parmi les fours de taille moyenne, il s'agit du seul exemplaire de ce type recensé dans le secteur du bocage Valognais. À la différence du four de Surtainville présentant des caractéristiques techniques et morphologiques similaires, mais plus petit et sans doute destiné à la production de chaux à usage privé, celui d'Huberville possédait des capacités de production suffisantes pour le commerce de la chaux à l'échelle locale. De plus, avec



celui de Gonnevillle, il est l'un des rares dans le Nord-Cotentin à avoir conservé sa grille métallique (réalisée avec des tronçons de rails de chemin de fer et des bandages de roues de chariot recyclés) et la sole qui supportait le chargement, ainsi que les arceaux métalliques encadrant les ouvertures latérales en plein cintre.



Les fours à chaux se présentent sous la forme d'un cône tapissé de briques réfractaires à l'intérieur. On allumait le feu par le bas et par l'ouverture située en haut de la cheminée, appelée *le gueulard*, on alimentait en pierres calcaires abondantes dans le secteur. Le chaufourrier maintenait la température montant jusqu'à 1000°, tout en gardant le four rempli au maximum en le réapprovisionnant en pierre calcaire. Il devait aussi entretenir le feu. La pierre se transformait ainsi en poussière et donc en chaux, récupérée grâce à une ouverture basse du four appelée l'*ébrasoir*.

Ils ont été exploités du XIX^e siècle jusqu'à la première Guerre mondiale. La chaux sert à amender les prairies acides, à fabriquer du mortier pour la construction. Le lait de chaux était employé pour assainir les étables et les habitations au printemps.

La chaux vive, appelée ainsi, est un puissant désinfectant, qui servait à éliminer les carcasses des animaux morts.

Les cours d'eau & ponts

- **Le Merderet** prend sa source près du lieu-dit *la Croix de Pierre* à Tamerville. Puis, il traverse Valognes ou borde plusieurs communes dont, Huberville (sur une longueur d'environ 1,1 km), Yvetot-Bocage, Lieusaint, Morville, Colomby, Flottemanville, Urville, Hêmevez, Le Ham, Orglandes, Gourbesville, Fresville, Amfreville, Neuville-au-Plan, Sainte-Mère-Eglise, Picauville, Chef-du-Pont, Beuzeville-la-Bastille et Carquebut. Il matérialise la limite administrative communale entre Yvetot-Bocage et Lieusaint, puis entre Lieusaint et Colomby. Il se jette dans la Douve, faisant frontière dans sa section finale entre Picauville et Chef-du-Pont.

Il a été le théâtre de nombreux combats entre les troupes américaines et allemandes à partir du 6 juin 1944, pendant la Seconde Guerre mondiale.

Il est fait mention de cette rivière dans la dernière partie du film *Il faut sauver le soldat Ryan*. (En revanche, le village n'existe pas !)

Comme le montre la forme *Merderé*, ce nom représente un dérivé diminutif en *-erel* (forme dialectale *-éré*) de l'ancien français *merde* employé ici au sens d'« impureté » et désigne donc initialement un ruisseau aux eaux troubles ou boueuses. En l'occurrence, le cours du Merderet ne traverse-t-il pas une vaste zone marécageuse d'Urville à Amfreville, à laquelle il doit sans doute son nom ?

- **Le ruisseau de Coëffe** est un tout petit ruisseau prenant sa source au nord de Huberville, long d'environ 660 mètres de sa source jusqu'à sa confluence avec le Merderet. Il fait frontière entre Huberville et Tamerville sur toute sa longueur.



Le Merderet dans Valognes



Le Merderet passe sous la D62 / pont du moulin de Coëffe qui relie Huberville à Valognes

Lavoirs, Fontaines, Sources, Etangs...

Longtemps, la lessive s'est faite au bord de la rivière sur une pierre inclinée ou une simple planche et sans abri.

A la fin du XVIII^e siècle, un besoin d'hygiène croissant se fait tenir à cause de la pollution et des épidémies. On construit alors des lavoirs, soit alimentés par un ruisseau, soit par une source (fontaine), en général couvert où les lavandières lavaient le linge. Certains étaient équipés de cheminées pour produire la cendre nécessaire au blanchiment. Le bord du lavoir comportait



en général une pierre inclinée. Les femmes, à genoux, jetaient le linge dans l'eau, le tordaient en le pliant plusieurs fois, et le battaient avec un battoir en bois afin de l'essorer le plus possible. En général, une solide barre de bois horizontale permettait de stocker le linge essoré avant le retour en brouette vers le lieu de séchage.

Il fallait trois jours pour laver le linge et trois passages obligés : le purgatoire, l'enfer et le paradis. Le premier jour, trempant dans la lessive, les saletés du linge sont décantées comme les péchés au purgatoire. Le deuxième jour, le linge est battu et frappé comme les punis en enfer. Le troisième jour, le linge, rincé et essoré, retrouvera sa pureté originelle comme au paradis.

Ainsi, témoins des grands et petits moments de nos villages, les lavoirs évoquent le souvenir d'une époque révolue et rappellent le dur labeur de nos mères et grand-mères. Le lavoir est un lieu éminemment social dans chaque village. C'est l'endroit où les femmes se retrouvaient une fois par semaine et où elles échangeaient les dernières nouvelles du village, voire de la région...

Ils font partie du patrimoine culturel de nos hameaux, ils méritent d'être conservés.

Sur le site « Lavoirs de la Manche », deux lavoirs sont répertoriés : aux hameaux du Tot et Clémence. .



Lavoir ham du Tôt



Lavoir ham Clémence

Croix de chemin & calvaires, oratoires...

- **Les croix de chemin et calvaires** se sont développés depuis le Moyen-âge et sont destinés à christianiser un lieu. De formes, de tailles et de matières variées (tout d'abord en bois, puis en granite, aujourd'hui en fonte, fer forgé ou en ciment), ils agrémentent aussi bien les bourgs et les hameaux que les routes de campagne et symbolisent l'acte de foi de la communauté.

Elles se multiplient à partir de 1095, date à laquelle le droit d'asile est étendu aux croix de chemins qui ont alors un double rôle de guide (croix de carrefour implantées à la croisée des chemins guidant le voyageur) et de protection et de mémoire (croix mémoriales).

Certaines d'entre elles pouvaient être sur la voie des morts : de la maison du défunt à l'église, le convoi funéraire s'arrêtait à toutes les croix pour réciter quelques prières et permettait une pause aux porteurs de la bière.

Elles servaient également de limite administrative, par exemple pour délimiter les zones habitables d'un bourg devant payer certaines taxes...

D'autres croix ont été érigées à la suite d'une initiative privée, souvent par une famille aisée qui voulait à la fois affirmer sa foi et protéger les siens.

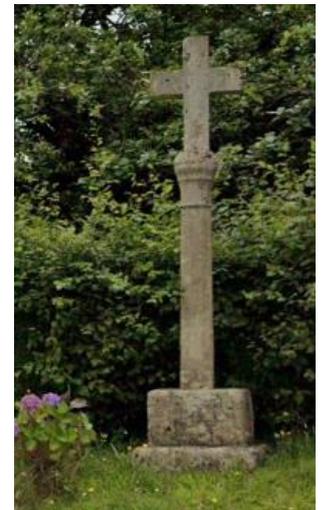
On peut distinguer ce type de croix des précédentes car on y gravait le nom de la famille commanditaire. Parfois, on y trouvait même un blason.

L'**oratoire** constitue davantage qu'un lieu de culte ; c'est aussi un lieu de remerciement et d'offrande avec l'espoir en retour de la protection du saint auquel il est dévoué...

En travaillant dans les champs, les paysans pouvaient y venir se recueillir auprès d'un saint patron et s'adonner à une prière sans pour autant se rendre à l'église. C'est une manière de confier au Seigneur le travail des champs et la future récolte.



Croix de cimetière

Croix Verte (XVIII^e)Croix des Rocquiers (XVIII^e)Croix des Burnoufs (XVII^e)

La **Croix verte** est dénommée ainsi, parce que, entourée d'arbres et donc toujours à l'ombre, une mousse verte la recouvre !

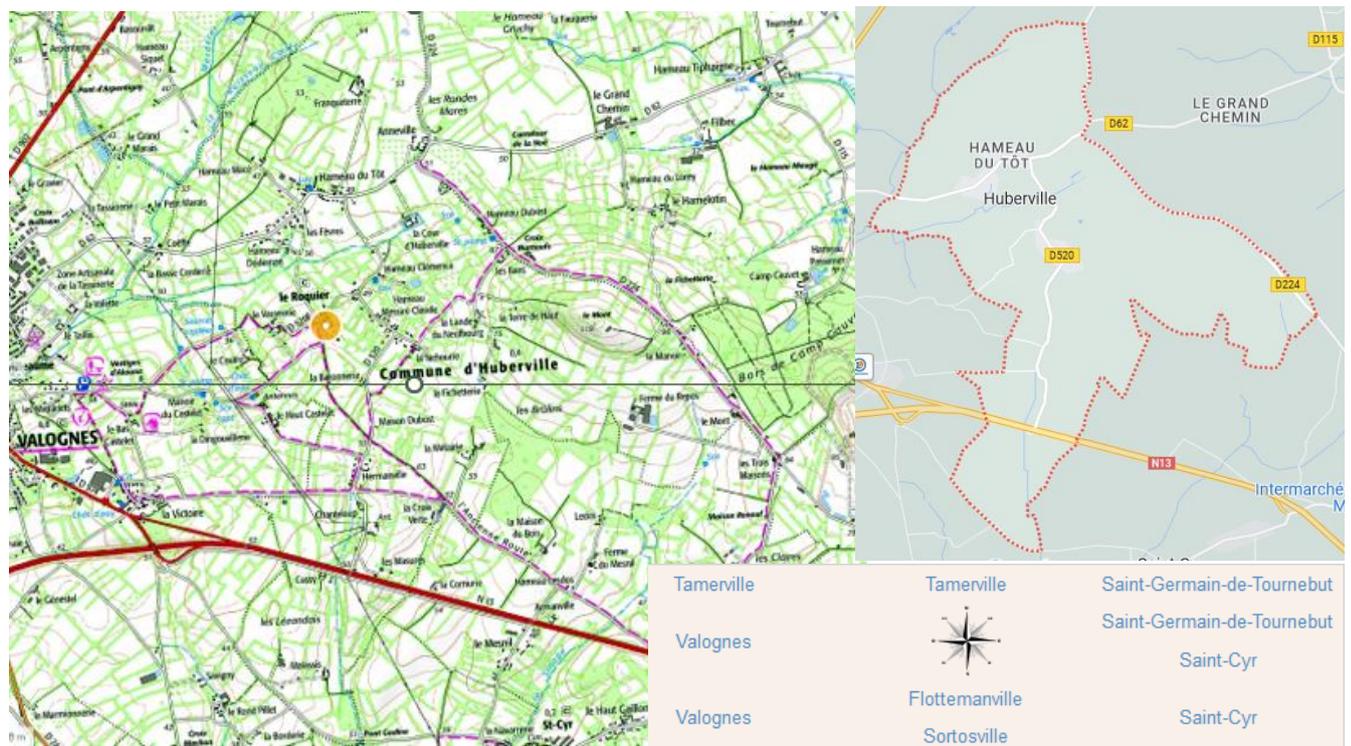
La **croix aux Anglais**, photo ci-dessous, serait ainsi dénommée en référence à un épisode de la guerre de Cent Ans, commémorant le massacre d'un grand nombre de soldats anglais, lors d'une bataille opposant les troupes anglaises et françaises.

Le jour de Pentecôte 1450, les survivants de la bataille de Formigny seraient tombés sur les troupes françaises près de Valognes, et habitants de Valognes, entre le Câtelet et Huberville et auraient été tués en grand nombre et enterrés selon la tradition dans un champ. Des ossements ont effectivement été trouvés dans le passé non loin de « la croix aux anglais » lorsque celle-ci fut déplacée de quelques mètres.

Dans son état actuel, la croix a été façonnée dans un calcaire d'Yvetot et date du XVIII^e siècle, les croisillons en fer correspondent à des réparations effectuées au XIX^e siècle. Les archives ecclésiastiques indiquent que la croix a été renversée pendant la Révolution et qu'elle a été restaurée par l'abbé Lami en 1821 qui aurait payé 140 francs de l'époque.



Communes limitrophes & Plans



Randonner à Huberville

- **L'Office de Tourisme Intercommunal du Bocage Valognais** propose une multitude de circuits de randonnée, des sentiers découverte, dans Valognes et communes voisines.

Au détour d'un chemin, d'un cours d'eau, au fond du vallon, sur une colline ou un Mont, le bocage verdoyant nous invite au parcours pour nous raconter aussi toute l'histoire d'un village et de ses hameaux, ses fermes-manoirs, châteaux, petits ponts et vergers, expressions à la fois de richesses et de simplicité.

L'itinéraire à partir de Huberville, entre routes et chemins, permet de découvrir de belles demeures de style et de beaux points de vue sur les communes des environs avec des points culminants entre 61 et 118m.

- **Ou tout autre circuit** à la discrétion de nos guides



Sources

Divers sites internet, notamment Wikimanche et Wikipédia ; 1944 la bataille de Normandie-la mémoire ; D-Day Overlord ; Diocèse 50 ; Généanet ; Lavois en Manche ; Le Maitron (Dictionnaire biographique. Mouvement ouvrier, Mouvement social) ; Mon village normand ; Notes historiques et archéologiques (le50enlignebis) ; Pays d'art et d'histoire du Clos du Cotentin ; Persée ; ...

Ouvrages & documents : "601 communes et lieux de vie de la Manche" de René Gautier (2014) ; notes de Julien Deshayes ;

Remerciements à : Jean-Marie Renard, maire d'Huberville ; Mme Godefroy (La Métairie) ; Julien Deshayes, directeur du pays de l'art et d'histoire du Clos du Cotentin ;